



GRAAT On-Line #25 - February 2022

**« Réjouissances révolutionnaires ? » Fête et militantisme LGBTQ+ dans le monde (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles) - Avant-propos**

**Agathe Bernier-Monod**  
**Université Le Havre Normandie**

*I sing the body electric,  
The armies of those I love engirth me and I engirth them,  
They will not let me off till I go with them, respond to them,  
And discurrup them, and charge them full with the charge of the soul<sup>1</sup>.*

Par ces mots, Walt Whitman exalte l'énergie et la plasticité d'un corps humain en mouvement, mu par le désir et l'amour des autres, soucieux d'embrasser les causes qui lui importent pour se déployer en toute liberté. Il chante le plaisir d'être ensemble et de tendre vers un but commun. C'est ce plaisir de la lutte collective que Silvia Federici qualifie de « militantisme joyeux ». À son propos, elle écrit :

Les peuples indigènes des Amériques nous apprennent, par exemple, que les fêtes ne sont pas de simples divertissements, mais aussi une manière de construire de la solidarité, de faire vivre notre affection et notre responsabilité mutuelle. Ainsi, ils prennent l'organisation des fêtes très au sérieux<sup>2</sup>.

Ce sérieux accordé à la fête s'observe dans les luttes pour les droits des personnes militant.e.s lesbiennes, gays, bi.e.s, trans et queers. L'événement festif le plus connu de ces luttes dans le monde occidental est la Gay Pride ou Marche des fiertés. Elle commémore, depuis 1970, les émeutes de Stonewall. Acte de résistance violent, les émeutes de Stonewall sont nées dans un bar de Greenwich Village, où les

communautés trans, homosexuelles et lesbiennes d'origines sociales et ethniques différentes se retrouvaient pour partager des moments de joie et faire la fête, en dépit de fréquentes descentes de police. À l'aube du 28 juin 1969, les client.e.s du bar, en particulier les drag queens, résistèrent à la police avec des armes de fortune. Les trois jours d'émeutes festives qui suivirent, véritable « théâtre de rue » mêlant un « maximum de rire avec un minimum de violence »<sup>3</sup>, sont reconnues aujourd'hui comme le démarrage du mouvement contestataire LGBTQ+ moderne<sup>4</sup>.

Avant Stonewall, fête et militantisme LGBTQ+ avaient évolué de façon parallèle, sans se côtoyer. La subculture homosexuelle et lesbienne qui apparaît dans les grandes villes européennes et américaines à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se veut d'abord apolitique<sup>5</sup>. Dans le Berlin des années 1900 à 1920, une scène festive homosexuelle, lesbienne et transgenre diversifiée coexistait avec des associations réclamant la décriminalisation de l'homosexualité portées par des médecins et des juristes, sans coopération visible<sup>6</sup>. À New York, la Nouvelle-Orléans ou Chicago, des années 1910 à 1930, les bals de drag-queens comportaient une dimension transgressive, sans pour autant porter de message politique explicite. Leur fréquentation, cependant, permettait aux personnes ayant une sexualité non conforme de résister et d'exister<sup>7</sup>. Dans les États-Unis des années 1960, le rapprochement entre monde de la nuit et minorité activiste était balbutiant. À San Francisco, la *Society for Individual Rights*, fondée en 1964, fut l'une des premières associations à allier fête et militantisme<sup>8</sup>. Stonewall et sa commémoration permirent donc à la convergence d'opérer<sup>9</sup>.

Quarante ans plus tard, l'évocation de Stonewall renvoie à cette inextricable association de la fête, du plaisir partagé, de la contestation et des revendications du mouvement LGBTQ+. Cette évocation témoigne aussi de l'importance des drag-queens ou des folles dans les mobilisations queers. Les performances des Gazolines du FHAR, des Sœurs de la Perpétuelle Indulgence et des Pom-Pom girls d'Act Up donnent un visage et une visibilité au mouvement et viennent troubler l'ordre du genre<sup>10</sup>.

Comme tout mouvement social, la lutte pour les droits des personnes LGBTQ+ connaît des moments de flux et de reflux, de concentration et de dispersion des forces. Chaque génération profite des avancées obtenues de haute lutte par la génération précédente. Le combat pour les droits des personnes LGBTQ+ est ainsi confronté à la difficulté de conserver ses propres traces pour transmettre ses

revendications, sous peine de tomber dans l'oubli. Le risque est alors de glorifier un passé jugé plus authentique et de considérer le présent comme plus commercial ou *mainstream*. Un obstacle à la transmission tient au fait que l'histoire des militantismes LGBTQ+ relève en grande partie de l'histoire orale. On trouve de rares entreprises d'archivage précoce, comme le *Spinnboden Lesbenarchiv*, créé à Berlin en 1973<sup>11</sup>, le *Lesbian Herstory Archive* fondé à New York en 1975, ou le *LGBT Community Center History Archive*, inauguré à New York en 1990<sup>12</sup>. Le projet d'un centre d'archives LGBTQI à Paris, né en novembre 2017, suite à l'appel d'un collectif de citoyens, est sur le point de trouver une issue favorable<sup>13</sup>. Reste que la fête, vivante et vibrante, est difficile à documenter. Peut-être que les captations photos, audios et vidéos parviendront toutefois à restituer une impression de ces moments d'effervescence.

### *Enjeux et questionnements*

Espace de liberté, la fête est un lieu où s'expriment excès et exubérance. Elle crée une hétérotopie à la jonction de l'individuel et du collectif. La danse, la musique, les costumes et décors invitent à s'appropriier ou à se réapproprier un corps et un espace public habituellement gouvernés par l'hétéronormativité<sup>14</sup>. Le corps comme la rue deviennent alors des « lieux de résistance »<sup>15</sup>, où donner libre cours à l'expression de ses désirs et de sa sexualité. Dérivée du carnaval, la fête fonde un « monde renversé »<sup>16</sup>, ouvert au travestissement et aux sexualités alternatives. Dans la lignée des bacchanales, elle porte un potentiel de perturbation de l'ordre hétéronormé de la respectabilité bourgeoise, défie la morale, la maîtrise de soi et les bonnes manières<sup>17</sup>.

Dans le contexte de répression et de pénalisation de l'homosexualité, qui caractérisait la plupart des sociétés jusqu'à une période récente dans le monde occidental, la fête queer dérange et s'avère précaire. Les réunions conviviales LGBTQ+ sont souvent interrompues par les forces de l'ordre, voire font l'objet de harcèlement policier<sup>18</sup>. Dans ce sens, la simple gestion et la fréquentation de lieux de sociabilité queer relève du militantisme.

Dans le sillage du mouvement hippy, du féminisme et de l'extrême-gauche, la lutte pour les droits des personnes LGBTQ+ défend une conception festive du

militantisme en s'appuyant sur une subculture homosexuelle et lesbienne déjà existante<sup>19</sup>.

Le goût de la fête est du reste un trait caractéristique du « personnage de l'homosexuel » tel qu'il fut construit dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : « dandy décadent » et « esthète en quête de nouveaux plaisirs »<sup>20</sup>. Oscar Wilde en est l'incarnation la plus célèbre. Cet archétype a depuis donné lieu à des préjugés homophobes. L'incitation à la fête, présente dans les cultures LGBTQ+ se révèle en outre normative par le culte du corps et le jeunisme qu'elle implique. L'espace de liberté qu'elle ouvre demeure un espace à la sociabilité codifiée, réservée à certains et excluant d'autres. Dans le monde occidental, la fête militante LGBTQ+ laisse ainsi affleurer des rapports de pouvoir<sup>21</sup>. Enfin, la fête n'est jamais tout à fait à l'abri de tentatives de récupération commerciale et consumériste. En France, les organisateurs de la Gay Pride se voient régulièrement reprocher la présence de chars de grandes entreprises dans le cortège<sup>22</sup>.

### *Présentation des articles*

Ce dossier rassemble des contributions présentées le 1<sup>er</sup> mars 2019 à l'Université Le Havre Normandie lors d'une journée d'étude interdisciplinaire intitulée « Réjouissances révolutionnaires ? Fête et militantisme LGBTQ+ dans le monde (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles) ». Le comité scientifique de la journée d'étude réunissait Agathe Bernier-Monod, Georges-Claude Guilbert, Anouk Guiné, Sam Seydieh (Université Le Havre Normandie) et Konstantinos Eleftheriadis (Sciences Po Paris/EHESS). Ce dossier interroge la dimension politique de la fête dans le contexte pluriel des mouvements LGBTQ+. Il a pour objectif d'analyser la façon dont ces derniers ont renouvelé le militantisme par la diversité des modes d'action festifs et transgressifs qu'ils mobilisent. La fête militante offre-t-elle la possibilité de se réinventer ou génère-t-elle de nouvelles normativités ? Permet-elle de déstabiliser le binarisme de genre ? Agit-elle comme un vecteur de communication propre à toucher un public plus large ou a-t-elle pour effet de dépolitiser et d'aseptiser le mouvement ? La lutte des associations LGBTQ+ permet-elle de contrer les représentations stéréotypées ?

Le dossier couvre une période allant des années 1970 aux années 2020 et s'intéresse à l'activisme LGBTQ+ en France, en Allemagne, aux États-Unis et en Inde.

Suivant une approche interdisciplinaire, il réunit des contributions en histoire, histoire de l'art, études sur le genre, sociologie et littérature. Il s'articule autour de trois axes :

### ***Axe 1 : qui est invité.e ?***

Forme de sociabilité fédératrice par excellence, qui crée une « solidarité intense à travers la danse commune »<sup>23</sup>, la fête renforce la cohésion d'un collectif par-delà ses différences. Dans le même temps, elle tend au contraire à exclure certaines des personnes qui le forment et à reproduire des discriminations sexuelles, sociales, religieuses ou ethno-raciales.

Sandeep Bakshi (Université de Paris) propose à cet égard une lecture intersectionnelle, dans la lignée de la critique *queer of colour*, de la célébration transnationale de la dépénalisation de l'homosexualité en Inde en septembre 2018. La célébration de la liberté nouvelle des personnes queers sur les réseaux sociaux a revêtu, d'après lui, une dimension nationaliste, raciste et antimusulmans. Cette étude de cas démontre, pour son auteur, la nécessité où se trouve la mobilisation queer de lutter contre toutes les formes d'oppression des minorités, non seulement sexuelles, mais aussi de caste, religieuses et linguistiques. Sans cette posture émancipatrice, le mouvement queer risque d'être instrumentalisé par d'autres causes, en l'occurrence, le nationalisme hindou.

### ***Axe 2 : Repolitisation / dépolitisation de la fête***

Selon quelles logiques et modalités les revendications sont-elles formulées lors des Marches des fiertés et des fêtes militantes ?

Mathilde Petit (Université Paris-Nanterre) interroge les enjeux du débat suscité par l'édition 2018 de la Marche des fiertés parisienne, portant notamment sur une récupération commerciale et politique supposée. Pour elle, le débat réside dans la tension inhérente à la Gay Pride, à la fois espace politique reflétant des luttes militantes et espace festif s'adressant au grand public. Les détracteurs queers et racisés de la marche dénoncent la présence de sponsors à des fins marketing, mais aussi les mots d'ordre, appelant à l'inclusion des personnes LGBTQ+ dans la nation française et minimisant la précarité des personnes queers et racisées.

Louise Barrière (Université de Lorraine) retrace l'évolution du mouvement Queercore aux États-Unis de la fin des années 1980 aux années 2010. Ce mouvement, dont le nom est la contraction de « queer » et d'« hardcore », est né de la double marginalisation de ses membres, qui ne se retrouvaient ni dans le mouvement punk ni dans les mouvements LGBT. L'examen de la programmation des festivals Queercore révèle une ouverture progressive de la scène Queercore aux musiques *mainstream* et une dynamique de dépolitisation dans les années 2000. Les années 2010 marquent en revanche un recentrement autour du rock et une résurgence de revendications politiques. D'après l'autrice, le mouvement Queercore amène toutefois à relativiser l'opposition entre musiques *mainstream* et *underground*, qui cohabitent lors des festivals.

La fête LGBTQ+ reconfigure les cadres du militantisme classique et élargit le répertoire d'action militante. Pour Mathias Queré (Toulouse II), les bals ont joué un rôle fédérateur pour les Groupes de libération homosexuels (GLH) dans la France des années 1970-1980. La fête a agi comme un outil de militantisme efficace pour toucher des personnes qui ne se retrouvaient pas dans les mobilisations d'extrême-gauche. Le monde de la nuit et la musique offraient à ces dernières un espace de liberté et une communauté d'identification avant un moment de repolitisation en réaction à l'épidémie du sida. La fête s'était toutefois attirée les foudres des membres les plus militants des GLH, qui redoutaient la création d'un « ghetto commercial ». Cette tension entre tentation festive et injonction militante correspond à un décalage générationnel : la jeunesse des années 1980 était plus hédoniste et consumériste que ses aînés, marqués par mai 68.

### *Axe 3 : la représentation littéraire de la fête*

Est examinée ici la représentation de la fête LGBTQ+ dans des œuvres de fiction. Y assiste-t-on à une récupération des cultures LGBTQ+ à des fins commerciales ?

Pour Margot Lachkar (Humboldt-Universität, Berlin), la scène lesbienne berlinoise apparaît, dans le roman *Dienstag: Homobar* de Katrin Frank, comme un *safe space* normalisant les relations lesbiennes. Le roman met en scène Berlin comme utopie de la fête et de la communauté LGBTQ+. Ses personnages lesbiens n'éprouvent aucune difficulté dans leur identité, comme dans leur vie amoureuse. La subculture

lesbienne berlinoise s’y révèle néanmoins régie par une sociabilité reproduisant certaines formes de domination, à l’instar du racisme ou du sexisme anti-fem. Cette scène est représentée comme vivant dans un présent permanent : les lesbiennes berlinoises âgées d’une vingtaine ou d’une trentaine d’années ne connaissent pas l’histoire de la génération qui les a précédées.

## NOTES

- 
- <sup>1</sup> Whitman, Walt. *Leaves of Grass*, 1885. Traduction française : “Je chante le corps électrique, / Les armées de ceux que je chéris m’enveloppent et je les enveloppe, / Ils ne me laisseront point partir que je n’aïlle avec eux, ne leur réponde, / Et les purifie et les charge de la charge de l’âme”, *Feuilles d’herbes*. Paris : Mercure de France, 1922. Trad : Léon Balzaguette. Url : [https://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Whitman\\_-\\_Feuilles\\_d%E2%80%99herbe,\\_trad.\\_Bazalgette.djvu](https://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Whitman_-_Feuilles_d%E2%80%99herbe,_trad._Bazalgette.djvu). Consulté le 23 septembre 2021.
- <sup>2</sup> Federici, Silvia. *Par-delà les frontières du corps*. Paris : divergences, 2020, p.140.
- <sup>3</sup> Weems, Mickey. *The Fierce Tribe. Masculine Identity and Performance in the Circuit*. Louisville, Logan : University Press of Colorado, Utah State University Press, 2008, p. 97.
- <sup>4</sup> Guilbert, Georges-Claude. *Gay Icons: the (mostly) female entertainers gay men love*. Jefferson : McFarland & Company, 2018, p. 81.
- <sup>5</sup> *Ibid.*, p. 98.
- <sup>6</sup> Steakley, James D.. *The Homosexual Emancipation Movement in Germany*. New York: Arno Press, 1975 ; Weindel, Henri de / Fischer, F.P.. *L’Homosexualité en Allemagne : étude documentaire et anecdotique*. Paris : Juven, 1905 ; Dose, Ralf. *Magnus Hirschfeld. Deutscher – Jude – Weltbürger*. Berlin : Hentrich & Hentrich, 2005.
- <sup>7</sup> Weems, *op. cit.*, p. 87.
- <sup>8</sup> *Ibid.*, p. 92.
- <sup>9</sup> D’Emilio, John. *Sexual politics, sexual communities : the making of a homosexual minority in the United States, 1940-1970*. Chicago, London : University of Chicago Press, 1983, p. 176.
- <sup>10</sup> Le Tallec, Jean-Yves. “Genre et militantisme homosexuel. L’importance des folles et du camp”. Fillieule, Olivier / Roux, Patricia (dir.). *Le sexe du militantisme*. Paris : Presses de Science Po, 2009, p. 205-222, ici p. 212 et 220.
- <sup>11</sup> Spinnboden. Lesbenarchiv und Bibliothek Berlin. Url : <http://www.spinnboden.de/>. Consulté le 8 juillet 2021.
- <sup>12</sup> Columbia University in the city of New York : Other New York City-Area Archives. Url : <https://sexualities.history.columbia.edu/content/other-new-york-city-area-archives>. Consulté le 8 juillet 2021.
- <sup>13</sup> Collectif archives LGBTQI. Url : <https://archiveslgbtqi.fr/>. Consulté le 29 septembre 2021.
- <sup>14</sup> cf. Neveu, Erik. “Sociologie des mouvements sociaux”. Paris : La Découverte, 2000, p. 66-67.
- <sup>15</sup> Eleftheriadis, Konstantinos. *Queer festivals. Challenging Collective Identities in Transnational Europe*. Amsterdam : Amsterdam University Press, 2018, p. 110.
- <sup>16</sup> Bakhtine, Mikhaïl. *François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. Paris : Gallimard, 1982.
- <sup>17</sup> Sur le lien entre sexualité et respectabilité, voir Mosse, George L.. *Nationalism and sexuality: respectability and abnormal sexuality in modern Europe*. New York : Fertig, 1985.
- <sup>18</sup> Jaouen, Romain. *L’inspecteur et l’inverti. La police face aux sexualités masculines à Paris, 1919-1940*. Rennes : PUR, 2018.
- <sup>19</sup> En témoignent les manifestations et happenings d’Act Up. Voir Lestrade, Didier / Kramer, Larry. *Act Up. Une histoire*. Paris : Denoël, 2017.
- <sup>20</sup> Tamagne, Florence. *Mauvais genre : une histoire des représentations de l’homosexualité*. Paris : EDLM, 2001, p. 102.
- <sup>21</sup> Cervulle, Maxime/ Rees-Roberts Nick. *Homo exoticus. Race, classe et critique queer*. Paris : Armand Collin, 2010, p. 6.

---

<sup>22</sup> “Gay Pride : « Si on voit des logos de grands groupes, c’est qu’il y a en interne des gens pour pousser les dirigeants à le faire »”. Interview de Konstantinos Eleftheriadis, *Le Monde*, 1<sup>er</sup> juillet 2019.

<sup>23</sup> Weems, *op. cit.*, p. 2.

©2022 Agathe Bernier-Monod & Graat On-Line